

La crise dans l'architecture

Autor(en): **Senger, Alexandre de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin technique de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1928)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-41851>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

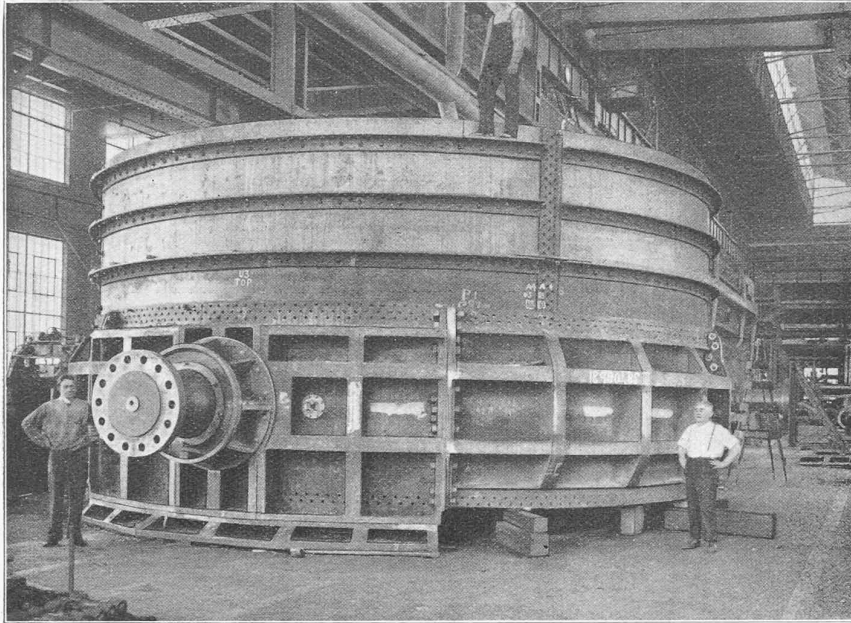


Fig. 7. — Vanne-papillon de 7,9 m. de diamètre à l'entrée des turbines de l'usine de Conowingo (I. P. Morris, constructeur).

du barrage et du bâtiment des machines pour laquelle ils se sont associés avec la Arundel Corporation of Baltimore.

Les photographies qui illustrent cette note nous ont été obligeamment communiquées par M. S. Logan Kerr « Assistant Chief Engineer I.P. Morris Corporation », à Philadelphie.

La Crise dans l'architecture.

« S'il convoite les vérités premières,
l'esprit se démolit ; s'il se marie avec la
terre il s'engraisse. »
Devise inspiratrice de Le Corbusier
(Urbanisme).

Même dans les milieux les plus étendus on se rend compte, de nos jours, que l'architecture passe par une crise très grave. Autour de *Le Corbusier* et de ses idées s'est déchaîné un combat qui passionne tous ceux qui s'intéressent au développement de l'art à notre époque. Et cela d'autant plus que beaucoup pressentent vaguement que, derrière cette question de style, c'est tout l'avenir de notre culture qui est en jeu.

Dans ces conditions, essayer d'éclairer la pensée qui se cache sous la nouvelle architecture, de définir quel genre de bouleversement elle signifie pour le monde, c'est sûrement répondre à un désir général. On va donc s'y efforcer ici, en ne laissant pas de se référer aux écrits qui émanent de Le Corbusier et de son groupe, soit :

1. à « L'Esprit Nouveau », un in quarto d'environ 1000 pages,¹ contenant des textes de divers auteurs (malheureusement en partie anonymes), et de Le Corbusier lui-même.

2. aux publications de ce dernier « Urbanisme » et « Vers une architecture ».

Au moment d'aborder cet essai je me souviens d'une sentence de *Rahn*, qui enseigna jadis avec distinction l'histoire de l'art à l'École Polytechnique Fédérale de Zurich. Il nous répétait constamment : « Méfiez-vous des élucubrations philosophiques dans le domaine de l'art ». *Rahn* n'ignorait pas

¹ Ce n'est qu'après avoir terminé son travail que l'auteur s'est rendu compte que le dit in quarto ne représente en réalité qu'un fragment de la collection complète de « L'Esprit Nouveau ».

qu'en réalité l'art a souvent été influencé par les diverses théories philosophiques, mais il tenait pour sain et normal de laisser la puissance intuitive de l'artiste poursuivre librement son chemin.

Si je mentionne cette opinion c'est que les collaborateurs de « L'Esprit Nouveau » se réclament sans cesse de la philosophie de Bergson.

De cette philosophie, ils tirent la doctrine de l'« émanation » c'est-à-dire d'un monde sans mystère, en perpétuel renouvellement, issu d'un dieu impersonnel. L'homme est dieu ! antique affirmation, puissamment tentatrice :

« L'Esprit Nouveau », qui dénomme cette déification du mouvement la « philosophie du progrès », nous montre lui-même dans quelles difficultés l'esprit se trouve ici entraîné. Peut-il y avoir réellement progrès, là où conformément à sa nature l'émanation de Dieu se répand partout, sans nulle direction, alors que tout jugement de valeurs est exclu, tel que « bon ou mauvais », « beau ou laid », donc aussi « progrès ou régression ».

La philosophie de Bergson ravive donc la flamme de l'action, mais supprime les obligations de conscience et les impératifs de la morale.

Et maintenant, pour résumer les leçons de « L'Esprit Nouveau », il ne nous reste pas d'autre moyen que d'en extraire les citations les plus typiques ; je les classerai d'après certaines expressions types :

(Ce qui va suivre comprend des passages textuels, ou abrégés, pour autant que leur contenu émane de « L'Esprit Nouveau » ou de Le Corbusier.)

La tradition : Le passé n'existe pas. La seule tradition qui vaille est celle des Russes, celle de la Révolution. La vie n'a de sens que dans le présent. Le souvenir est un leurre. La maison ne sera plus cette chose épaisse qui prétend défier les siècles, et à la dévotion de laquelle s'est instauré depuis si longtemps le culte de la famille, de la race, etc.

La machine : Seule, elle représente un monde nouveau. Il y aura des machines-mères qui produiront facilement des machines-chefs, des machines-surveillantes, des machines-ouvrières. Résultat : deux heures de travail par jour pour l'humanité. Toute machine qui tourne est une vérité instantanée (sic !). La machine est plus parfaite et plus belle que la nature, elle est la déesse beauté.

L'homme : n'a ni avenir, ni passé, la machine le conduit, il est lui-même un animal géométrique. Le tonneau de Diogène doit être l'idéal de sa vie. L'homme doit être reconnaissant à la guerre pour les raisons suivantes : elle a amoindri l'idée du sacrifice individuel, elle a augmenté le désir de jouissance et procuré une situation honorable au marchand d'argent (Tonneau de Diogène ? !)

Politique : En politique comme dans tous les domaines, la Russie nous a tout donné. Toutes les frontières doivent tomber, le régionalisme doit être rejeté. Le radicalisme, par contre, est un modeste dieu matérialiste, athée et vénal, pour lequel nous devons avoir une sorte de foi. Lénine est le héros de notre époque, sa foi porte l'empreinte d'une longue tradition russe. Avec lui disparaît le dernier grand homme, il a assommé la Russie, il a changé la couleur politique de l'univers.

Art : Il n'y a pas d'art national, il n'y a pas de style. Plus question de peindre des fresques ou d'ériger des monuments. Le sourire d'une sainte de Reims est moins intéressant que le sourire d'une étoile de cinéma. Le gothique est désarticulé, pénible, épineux. D'ailleurs Le Corbusier qualifie le gothique, le baroque et les styles royaux de « charognes vénérables ». L'Etat et les Conseils Municipaux doivent interdire par décret certaines formes. L'art est d'essence hypnotique. Aucune force plus que l'art n'est capable de préparer les révolutions politiques.

Telle est la mosaïque que constituent les enseignements de « L'Esprit Nouveau ». A qui la trouve bariolée, je recommande la lecture de ce volume. Les idées maîtresses qu'on vient de citer permettront de juger Le Corbusier. Il est le seul collaborateur de « L'Esprit Nouveau » qui incite à l'action et qui émette des projets positifs. Pour lui, l'histoire du monde se partage en deux périodes : le prémachinisme et le machinisme. Nous sommes à l'aube du machinisme, au milieu de la plus grande révolution que le monde ait jamais vue depuis son commencement.

Les textes de Le Corbusier sur l'architecture sont mêlés de considérations philosophiques, historiques et scientifiques. Relativité et mouvement sont ses idées dominantes, mais il ne semble pas se rendre compte que toutes deux sont irréalisables : la première sans l'absolu, la seconde sans le repos. Le paquebot symbolise la libération des servitudes séculaires maudites. L'heure de la science a sonné. Le centre de nos vieilles villes, avec leurs dômes et leurs cathédrales, sièges d'où les prêtres orientent leurs communautés d'après les principes sacro-saints, tout cela, Le Corbusier l'appelle « le chemin des ânes ». La Renaissance n'a produit qu'un tas de bonhommes à talent. Le beau héroïque est un incident théâtral, l'individualité un produit de fièvre. Les grands hommes sont superflus, le banal est préférable ; seul entre en ligne de compte l'homme normal, qui vit comme une abeille bâtissant sa cellule, cette cellule étant la même pour tous. Donc, Le Corbusier rejettera l'architecture, la plastique et la peinture qui sont prémachinistes. L'on remarquera que Le Corbusier ne cesse pas de confondre la civilisation avec la culture ; ou bien, s'il n'y a pas de confusion, nous nous trouvons alors devant une volonté préméditée de destruction de toute la culture au nom de la civilisation.

Son grand argument contre la nature, l'art et l'architecture, comme élément organique, c'est la machine, la machine qui pourtant résulte d'une longue série d'inventions et de toute l'expérience traditionnelle. Aujourd'hui encore, comme aux temps préhistoriques, la roue et le levier, formés eux-mêmes selon des principes immuables, en sont les éléments principaux.

Parce qu'inexactes, l'arc-en-ciel et le firmament sont moins beaux que la machine. La maison est une « machine à habiter » (sic !), la rue est une usine en longueur, la chaise une machine pour s'asseoir.

Les principes de « L'Esprit Nouveau » et de Le Corbusier montrent de façon indubitable que tout développement organique est sciemment rejeté.

Tout ce qui doit être dicté. « Si nous disons avec certitude : la nature est géométrique, ce n'est pas que nous l'ayons vu, nous l'avons décidé conformément à notre système ! »

N'est-ce pas un aveugle dogmatisme ?

Ces auteurs baptisent leur littérature des « tracts », l'œuvre de Le Corbusier est marquée de l'épithète « évangélique ». Ils parlent même de croisades.

Toute l'argumentation de Le Corbusier culmine dans l'action offensive. Son cri de guerre est : mort à la tradition !

Exemple : la grande ville, c'est l'atelier, le cœur, le cerveau, le sens même du monde. Malheureusement l'allure des autos est limitée à 15 km. Lorsque se produisent de dangereux arrêts de la circulation, c'est aux vieilles maisons que la faute en incombe, aux vieux monuments, aux dômes antiques, aux rues qui ne sont pas droites : « le chemin des ânes ». Ce sont ces quartiers-là qu'il faut tout d'abord supprimer, le reste sera détruit graduellement. Une fois la ville démolie, une fois les collines et les protubérances éliminées, le terrain absolument plan et lisse permet la construction de la ville parfaite, de la « ville machiniste ». Les autos peuvent alors aisément faire du 100 à l'heure. C'est le capital international qui fournit les moyens nécessaires à l'érection des gratte-ciel géants. La paix éternelle est alors assurée, parce que le capital international, craignant de se nuire à lui-même, empêche toute possibilité de guerre. Cette solution-là, Le Corbusier l'appelle l'œuf de Colomb.

Il admet aussi que si cette opération réussit avec Paris, toutes les autres villes du monde feront de même.

Quelle est donc la raison mystérieuse qui pousse Le Corbusier à confondre l'architecture avec la révolution ? Pourquoi n'a-t-il pas, comme architecte, d'un point de vue purement technique, démontré la nécessité de démolir certains quartiers ? Pourquoi faut-il que toutes les frontières tombent ? Qu'est-ce que Marat et Lénine ont à voir dans cette affaire ? Pourquoi vitupérer tout ce qui est organique, indigène, et l'homme, et la nature ? Que signifient ces aboiements à l'arc-en-ciel et au firmament ?

« L'Esprit Nouveau » répond :

L'art est une grande force d'essence hypnotique ; elle hâte ou retarde la révolution.

Ici la parenté avec l'esprit jacobin est évidente. Mêmes discours, même langue ! Le disciple de « L'Esprit Nouveau » n'est en somme qu'un Néo-Jacobin. Jacobins et Néo-Jacobins sont gens à principes abstraits, des dogmatiques et des sectaires : tous deux sont ennemis mortels de toute tradition et de tout développement organique. Tous deux créent de toutes pièces un nouveau type d'homme selon leurs instincts, inventent une nouvelle religion et lancent le grand anathème aux incroyables. Tous deux proclament l'aube d'un âge d'or, d'une grande époque de progrès illimité. Dans les deux sectes on promet la paix éternelle.

Les Jacobins promènent une actrice en grand apparat à travers les rues de Paris : « la déesse Raison »... Aujourd'hui c'est la « déesse beauté » que le Néo-Jacobin place sur un piédestal : et c'est la machine trépidante.

L'idéal de tous deux, c'est le nivellement, le contraire de toute complexité : l'Etat doit être une caserne, le citoyen une abeille dans son alvéole. Morelli écrivait dans son « Code de la nature » : toutes les villes devront être bâties sur le même plan, tous les hommes doivent demeurer dans des maisons semblables. C'est exactement le langage de Le Corbusier. Au nom de la déesse raison, le Jacobin sape, ridiculise, invective et poursuit l'art national et organique, tout comme le Néo-Jacobin, au nom de la déesse machine. C'est dans les termes de Le Corbusier que le Jacobin codifie : l'art doit être, ainsi que l'Etat, « un et indivisible », les peintres, sculpteurs, menuisiers, potiers, etc. doivent tous travailler d'après le goût officiel et prescrit. L'art si exquis du XVIII^e siècle et le gothique sont à ce point méprisés que des rues entières, faites de bâtiments d'une architecture inestimable, sont détruites.

Et pourquoi cette immense folie de destruction ? Voici la réponse : l'art et l'architecture nationale, organique et indigène, dégagent une forte puissance hypnotique qui empêche le développement des instincts anarchistes primitifs.

Ligoter et dompter et par là fertiliser l'esprit démoniaque, voilà ce qui se voit au début de toute culture. La culture en se développant, crée une tension intérieure, d'où résulte l'affaiblissement, l'usure prématurée de l'organisme psychique chez beaucoup d'individus. Celui dont l'âme n'est plus capable d'animer par sa propre force créatrice le merveilleux monument que représente la culture, cette culture lui deviendra un fardeau, une richesse maudite, devant lequel il joue le rôle de mendiant.

Donc, à bas la culture, assommante, dégoûtante ! Il reste à délier l'instinct anarchique, à l'appeler à l'aide, à dénouer ses liens. Cet épuisement psychologique d'un organisme incapable de vie, voilà en vérité la « révolution » ! Le Jacobin et le Néo-Jacobin sont l'incarnation de cet épuisement, en certaines parties de la communauté humaine. (Ces éléments s'arrangent un milieu adapté à leur mentalité linéaire, milieu qui ne leur rappelle pas constamment leur pauvreté intérieure.) Et parce qu'il y a mise en scène, et propos bruyants de sectaires, les non-initiés se laissent tromper.

Mais nous, ne nous y laissons pas prendre. Il s'agit bien là d'une concentration de forces qui essaient de se dégager du courant perpétuel de la vie animée pour se perdre dans la négation.

Le malade épuisé demande qu'on éloigne les tableaux qui l'angoissent, il prie qu'on ferme les volets : la lumière du soleil, le mouvement des arbres sous le vent, les nuages qui passent le fatiguent et le torturent. Ainsi Le Corbusier : toute polyphonie le fatigue, l'assomme, l'épuise. Il se plaint : « la lune n'est pas ronde, l'arc-en-ciel est un fragment, le jeu des veines dans le marbre est inquiétant, inhumain ». Excédé, il s'écrie : « rien dans la nature n'atteint à la pure perfection de la plus humble des machines »... Et pour échapper à cet affreux supplice, il ajoute : « la nature est géométrique ».

L'architecture, également, amoindrit, torture, affole l'épuisé. Seules les formes très simples, telles que cubes et prismes, sont à la mesure de sa compréhension ; il s'y délecte parce qu'elles le délivrent de la surabondance de la nature et de l'art. Ces flèches, ces tours des vieux dômes, éruptions pétrifiées qui s'élancent vers le ciel d'un élan titanesque, l'accablent. Le baroque pathétique, la danse gracieuse du rococo l'écrasent. Le pauvre affaibli découvre avec effroi dans une tête d'ange de Vinci ou dans le plus humble profil, ou dans le jeu d'une stucature de plafond, la victoire éclatante de l'esprit sur la matière.

L'art n'est jamais seulement le miroir d'une époque, mais la forme changeante en laquelle des inspirés ont jeté les hautes voûtes qui joignent le présent à l'éternel : c'est cela qui effraie Le Corbusier. L'expérience des siècles, amoncelée avec amour, elle est simplement morte pour lui. Il se rend compte que des centaines de croquis et des milliers de mesures sont nécessaires pour pénétrer dans la nature intime de l'architecture, et pour comprendre ses lois vitales. Toute diversité, toute polyphonie le fatiguent.

Et Le Corbusier, qui se croit architecte, n'est au fond qu'un sectaire, pour qui tout développement organique est synonyme du mal.

La nature, le passé, le goût du client sont autant de facteurs également méprisés pour qui bâtit d'après la recette néo-jacobine. C'est une construction analogue à celle de l'abeille qui forme sa cellule. Pour lui et ses disciples, faire des plans est devenu une chose infiniment simple et ne cause pas de crise d'âme, c'est une question de mètres courants ou carrés et une pure opération biologique. Il n'y a qu'à prendre garde que cette activité ne soit faussée par aucun savoir!!!

La vision de toute belle architecture suscite en l'homme cultivé une sorte de rayonnement intérieur et renforce son goût de vivre. Le Corbusier provoque des sentiments contraires. On frissonne, le sens vital se relâche (une dame nommait une semblable maison une « Caisse à suicide »), l'on ressent un vide intérieur, une sorte d'angoisse, comme si l'on plongeait les regards dans un cratère éteint de la lune.

Cette force vivifiante ou paralysante de l'art est la force hypnotique déjà citée, déjà employée par les Jacobins dans le domaine politique.

Or, l'architecture joue un rôle essentiel ; elle est un art qu'on ne peut éviter : elle est la bible de pierre de la nation, où chacun doit lire. Chaque monument détruit équivalait à une page de Bible brûlée.

Une fois de plus, on peut se rendre compte qu'il ne s'agit nullement d'une pure question d'art, mais il y va de la destruction de toute culture, de la meilleure civilisation, du vrai nationalisme, au profit d'un vague internationalisme ; il y va de notre âme que menace de tuer la machine.

Et au bout de tout cela ? Une cohue humaine affamée de jouissance, vivant dans des « machines à habiter » en béton, roulant sans trêve ni repos à 100 km à l'heure dans des « usines en longueur ». Et pourquoi ? Apparemment pour faire de l'argent... Mais dans quel but, puisque la seule noblesse de l'argent consiste à nous faire vivre en civilisés.

Marchons-nous réellement vers un tel avenir ? La machine doit-elle vraiment nous dominer, et nos maisons, toutes imprégnées de vie, ne seront-elles plus que des « machines à habiter » ?

Ne peut-on trouver encore une expression plastique aux besoins de cette partie de l'humanité contemporaine qui éprouve le goût de la vie animée et pour qui la famille, le pays, la nation, ne sont encore ni choses indifférentes, ni réalités haïssables ?

ALEXANDRE DE SENGER.

Production annuelle d'énergie des centrales suisses de plus de 1000 kW.

Dans le « Bulletin », N° 3, du 1^{er} février 1928, de l'Association suisse des Electriciens, M. O. Ganguillet, ingénieur, publie les résultats, numériques et graphiques, de la statistique qu'il a dressée, visant la production d'énergie des centrales électriques suisses de plus de 1000 kW, pour la période du 1^{er} octobre 1926 au 30 septembre 1927. Nous en extrayons les données suivantes :

	Millions de kWh.
Energie disponible dans les usines au fil de l'eau	3515
Energie produite par les usines avec bassins d'accumulation saisonniers	439,5
Energie importée.	20,5
Energie produite dans les installations thermiques suisses	1,7
<i>Total de l'énergie disponible</i>	<i>3976,7</i>
De ce total, n'ont pu être utilisés	environ 900
Ont été exportés	984
Ont été utilisés en Suisse :	
a) pour les besoins normaux de la clientèle	1880
b) fournis pour des applications thermiques, sans garantie de livraison constante et à des prix de beaucoup inférieurs aux prix de revient moyens.	212
<i>Emplois de l'énergie utilisée en Suisse :</i>	
a) pour usage général.	1433
b) pour services de traction (non compris les C. F. F.)	180
c) pour l'électro-chimie-métallurgie-thermie non comprise l'énergie produite dans les installations appartenant aux industriels mêmes)	479
Total.	2092
Capacité d'accumulation des bassins saisonniers.	295
Energie produite par les usines installées au pied de ces bassins.	439,5

295 : 440 = 67 % environ = rapport de la capacité de retenue des bassins à la capacité de production des cours d'eau traversant ces bassins.

Rapport de l'énergie « thermique » à l'énergie « hydraulique » : 0,0005.

Rapport de l'énergie utilisée à l'énergie disponible 3076 : 3976 = 77 %.

Variations de la charge pendant une journée de travail :

	Charge minimum	Charge moyenne	Charge maximum
En décembre	0,63	1	1,42
mars	0,65	1	1,31
juin	0,71	1	1,32
septembre	0,71	1	1,32

2^{me} Exposition du Chauffage Industriel.

Cette exposition aura lieu à Paris du 23 juin au 8 juillet 1928, à l'occasion du deuxième congrès de chauffage industriel.

Les exposants pourront être français ou étrangers. Les objets exposés se rapporteront à la préparation et à l'élaboration des combustibles solides, liquides ou gazeux, à l'utilisation et à la conservation de la chaleur, au contrôle de la chauffe, à l'utilisation de la vapeur et à la technique de la chauffe, le tout dans l'ordre des applications industrielles.

Toutes les demandes de renseignements doivent être adressées au Commissaire général, M. Charles Compère, Directeur de l'Association parisienne des propriétaires d'appareils à vapeur, rue de Rome 66, Paris.